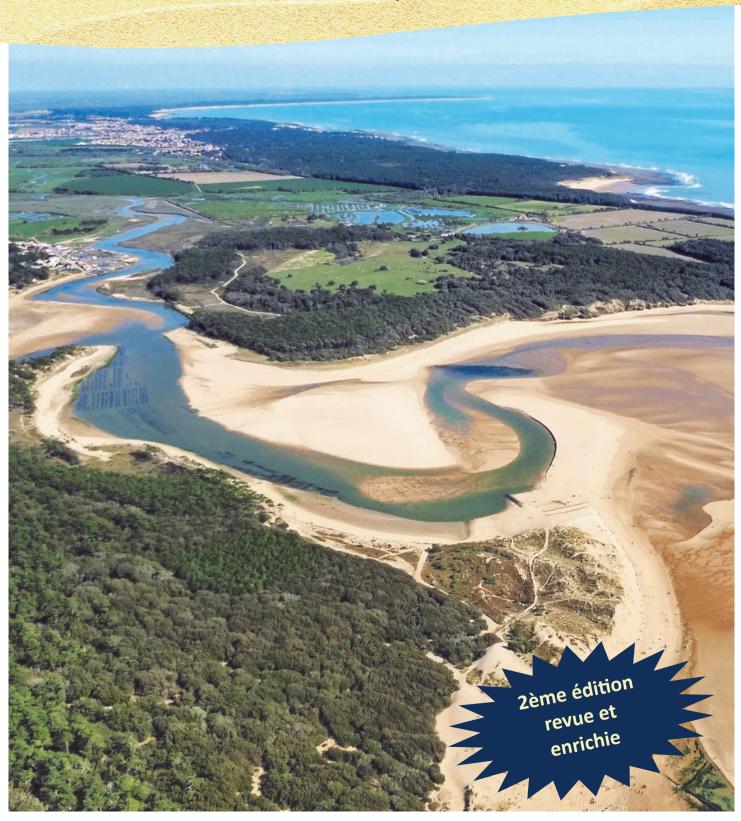
Jack GUICHARD

Le littoral talmondais

Patrimoine historique et naturel



En hommage à Gérard Traineau qui a fait beaucoup pour la connaissance et la sauvegarde du patrimoine talmondais



Le littoral talmondais

Patrimoine historique et naturel

Textes de Jack GUICHARD, conception graphique de Johny LENORMAND



Edité par l'Association



Le Talmondais: entre montagnes bretonnes et bassin aquitain

Le Talmondais occupe une place très particulière sur la côte atlantique. En effet Talmont se trouve à la limite entre les terrains granitiques et métamorphiques du massif armoricain (Bretagne) au nord et les couches sédimentaires du bassin aquitain au sud.

Les schistes à grenats de Cayola

Dans la baie de Cayola les falaises constituées de couches de micaschistes à grenats forment comme les pages d'un livre et sont inclinées en remontant vers le nord-ouest. Elles correspondent à la base des hautes montagnes de la chaîne hercynienne formant la Bretagne. Cette chaîne de montagnes s'est plissée et métamorphisée il y a 300 millions d'années, puis a été pendant près de 150 millions d'années progressivement rabotée par l'érosion.



Les couches inclinées comme les pages d'un livre des schistes à grenats de la baie de Cayola : la base des montagnes bretonnes formées il y a 350 millions d'années

La discordance primaire-secondaire

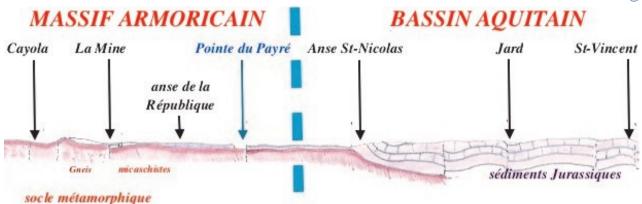
On retrouve cette structure plus au sud à Jard-sur-mer entre la plage de la Mine et la pointe du Payré, mais avec une particularité remarquable : la discordance primaire-secondaire.

Au-dessus de ces schistes arasés par l'érosion et dont on voit bien le pendage, se sont déposées des couches horizontales d'argiles et surtout de calcaire que l'on retrouve en Charentes et dans tout le bassin aquitain. En effet il y a 200 millions d'années une vaste mer recouvrit l'ensemble du sud-ouest de la France et y déposa ces sédiments.





discordance primairesecondaire de la pointe du Payré : les terrains primaires inclinés des montagnes bretonnes ont été arasés puis recouverts par couches horizontales des terrains du bassin aquitain il y un peu moins de 200 millions d'années



Coupe géologique de la côte de Talmont à Saint-Vincent-sur-Jard montrant le Massif Armoricain au nord et le Bassin Aquitain au sud

Les falaises calcaires de Jard à Saint-Vincent

La côte au sud du Payré, depuis l'Anse Saint-Nicolas à Jard jusqu'à St-Vincent-sur-Jard est dominée par des couches calcaires. On trouve dans la falaise, comme dans les blocs et les galets qui s'en détachent suite à l'érosion de la côte, beaucoup de fossiles d'animaux prouvant une vie animale en bordure d'une mer qui recouvrait tout le bassin aquitain à l'époque du Jurassique, il y a 190 à 175 millions d'années. On trouve pectens (coquilles Saint-Jacques), rostres de bélemnites et même Gryphées, donc des huîtres fossiles. Dans les couches supérieures beaucoup d'ammonites témoignent d'une mer plus profonde à leur époque. Des restes de coraux indiquent que la région avait, alors, un climat tropical.



La falaise calcaire entre Jard et Saint-Vincent renferme quantité de fossiles de la mer du Jurassique qui recouvrait le Bassin Aquitain.











Pecten, rostre de bélemnite, ammonite, gryphée

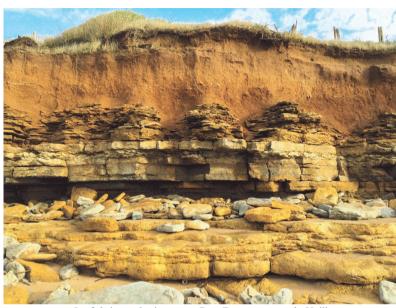
Quand les dinosaures habitaient le Veillon

Un bord de mer il y a 200 millions d'années:

Au pied de la falaise dans l'anse de la République, on observe des couches de roches, dont certaines ne sont découvertes qu'à marée basse. Elles se sont déposées à partir de l'Hettangien, au début de l'ère secondaire, il y a 200 millions d'années. La couche la plus ancienne est constituée, sur 2 mètres d'épaisseur, d'une alternance de grès et d'argile verte provenant d'alluvions d'un fleuve dans une zone tropicale.

Une seconde couche, épaisse de 2,5 mètres, est constituée de grès et d'argile formés dans un estuaire en bordure de mer. En effet, on observe sur les roches des rides sculptées par les vagues (les ripple marks), comme au bord d'une plage, et des fentes de dessication comme dans les sols argileux, indiquant des périodes de sécheresse. On y découvre aussi des trémies de sel, montrant que l'eau qui s'y évaporait était de l'eau de mer. Ces roches contiennent des traces de pas de dinosaures. On peut parfois y trouver des traces charbonneuses de conifères fossiles : des Cheirolépidiacées.

La couche supérieure, donc la plus récente, est un calcaire dolomitique coquillier jaune avec en surface des cordons de tempête, le calcaire Nankin. Il indique que l'on se situait sur une plage au fond d'une baie.



La falaise calcaire entre Port Bourgenay et le Veillon



Lumachelles



Trémies de sel



Ripplemarks



Plantes fossilisées

Un « Jurassic Park » fossile : des troupeaux de dinosaures sur la plage du Veillon

Il y a 200 millions d'années à l'emplacement de la plage du Veillon s'étendait une lagune régulièrement inondée à l'embouchure d'un fleuve.

Des troupeaux d'*Eubrontes*, dinosaures hauts de trois mètres, s'y promenaient tranquillement sur leurs deux pattes postérieures. Leurs pattes avaient trois doigts terminés par des griffes et mesuraient 30 cm à 40 cm de long. Lorsqu'ils s'arrêtaient de marcher, ils s'appuyaient sur leur queue, comme en témoignent les traces qu'ils ont laissées dans le sable et la vase, maintenant transformés en roche.



Un Eubronte rencontre un Grallator dans la lagune et nous laisse ses empreintes dans la vase

De petits dinosaures au profil svelte et aux pattes élancées, de la taille de gros poulets, les *Grallator*, vivaient aussi dans ce milieu. Leurs empreintes mesurent 4 à 5 cm.

Ces deux espèces étaient carnivores et mangeaient aussi des poissons, hypothèse confortée par la présence de traces de poissons fossiles dans ces terrains.

Par contre, une autre espèce de dinosaure bipède, à laquelle on a donné le nom du lieu de sa première découverte, donc le nom de la commune, le *Talmontopus tersi*, était probablement herbivore et ressemblait à un Iguanodon.

On y trouvait aussi de petits Reptiles, marchant sur leurs 4 pattes, ressemblant à des iguanes. On les nomme *Batrachopus gilberti*. Ils ont aussi laissé leurs traces sur cette plage fossile. Bien qu'elles fussent déjà repérées en 1930 par Edmond Bocquier, c'est à Gilbert Bessonat que l'on doit la découverte de ces traces et à Christian Montenat et Albert de Lapparent, leur interprétation.







Talmontopus tersi



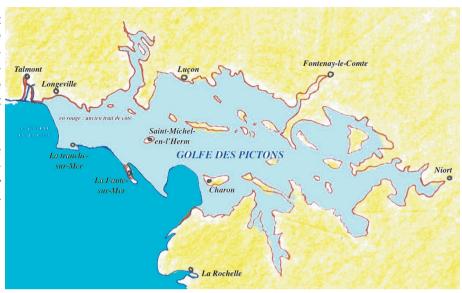
On se représente les animaux qui ont laissé ces traces, en comparant les moulages de pas avec des pattes d'animaux dont on retrouve le squelette enfoui dans des terrains de même âge dans d'autres régions, en particulier sur la bordure du Massif Central. En fonction de la forme et de la distance entre ces traces, on peut savoir si l'animal marchait, courait ou s'était arrêté, ce qui se confirme alors par la trace de la queue. En observant la distance entre les traces d'une même piste, on peut connaître la taille de l'animal.

On retrouve des traces similaires, datant de la même époque, au Connecticut (U.S.A). Mais il y a 200 millions d'années, l'ouest de l'Europe était relié à l'Amérique du Nord. L'Océan Atlantique n'existait pas et n'a commencé à s'ouvrir que 50 millions d'années plus tard en raison de la tectonique des plagues.

Au nord du Golfe des Pictons depuis le Néolithique, le Carnac vendéen.

Talmont, une position stratégique au nord du Golfe des Pictons.

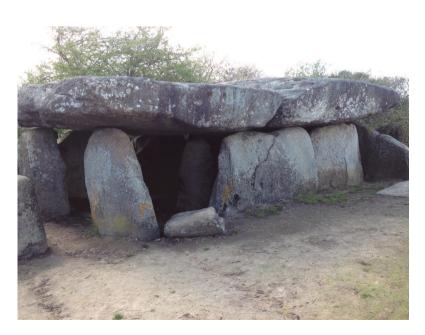
De 8000 av. J.C. jusqu'au début du Moyen-âge, le Talmondais se situait à la limite nord d'un immense golfe qui s'enfonçait jusqu'à Luçon, Fontenay-le-Comte et presque jusqu'à Niort, laissant émergées de nombreuses îles, dont celle de La Tranche, comme de nos jours dans le golfe du Morbihan. Toute la région était occupée depuis 700 av J.C. par les Pictes, des tribus issues du nord de l'Ecosse.



Le Talmondais, un pôle mégalithique exceptionnel.

Notre territoire renferme aujourd'hui une trentaine de mégalithes, autant de preuves de l'importance du Talmondais à l'époque néolithique. Lorsqu'on observe les contours du golfe des Pictons, on se rend compte que ces sites, actuellement dans les terres, étaient à l'époque de leur construction, 3400 ans av.J.C., sur des collines dominant le littoral. Beaucoup ont été détruits dans le passé, en particulier pour la construction de la digue du port des Sables d'Olonne. Mais beaucoup sont éparpillés dans des champs du Talmondais autour du « Préhisto'site Vendée Grand Littoral » de Saint-Hilaire-La-Forêt qui nous raconte leur histoire.

Parmi les nombreux menhirs, ces pierres levées qui servaient probablement de lieux de culte, citons les menhirs du Plessis, le plus grand mesurant 6,20m. Quand au plus haut de tous, celui du « Camp de César » à Avrillé, il mesure 8,70 m de haut.





Le dolmen de la Frébouchère au Bernard et le menhir du camp de César à Avrillé

Les dolmens, qui étaient des monuments funéraires, sont nombreux. Le plus imposant est celui de la Frébouchère au Bernard avec sa dalle de couverture de 9 m de long sur 5 m de large.

Les menhirs étaient enfouis sous des tumulus en terre, comme on le voit à la Sulette à Saint-Hilaire-la-Forêt, ou sous des cairns en pierre, comme celui du Pey de Fontaine au Bernard.



Menhir de la Sulette



Cairn du Pey de Fontaine

Ces dolmens et menhirs ont été sacralisés par les druides, et de nombreuses légendes racontent qu'ils étaient habités par des fadets, c'est à dire des lutins plus ou moins maléfiques. Quant au site de la fontaine Saint-Gré à Avrillé, datant de l'âge du bronze ancien, il a été un lieu de culte celte avant d'être christianisé au moyen-âge pour devenir un baptistère, puis jusqu'au début du XXème siècle un lieu de pèlerinage: « la fontaine du pied de Marie ». Ceci à cause d'une trace du pied de la vierge qui y serait apparue en faisant jaillir l'eau miraculeuse.

Les forges de « la République »

Les traces de la plus ancienne métallurgie du cuivre sur la côte Atlantique de la France ont été découvertes en 1968 par Roger Joussaume sur la côte de Talmont, dans l'anse de la République.

Ce site correspond à la culture Campaniforme, contemporaine des dernières sociétés néolithiques du début de l'âge de bronze ancien (entre 2500 et 2000 avant Jésus-Christ). Il est caractérisé par des vases en forme de cloche ren-

versée ce qui lui a valu son nom de « Campaniforme » (de campanule).





Le trésor du Veillon dans une riche demeure gallo-romaine.

À l'époque gallo-romaine la région semble assez riche comme en témoignent les ruines de villas trouvées dans le Talmondais. Celle du Grand-Essart indiquait une grande richesse avec sa cour centrale et ses cours latérales entourées de bâtiments rectangulaires dont certains possédaient des caves. La villa du Veillon possédait aussi des bassins dont l'un était couvert d'une coupole.

La richesse de ces exploitations du I^{er} au III^{ème} siècles est confirmée en 1856 lors d'une découverte par un ouvrier

La richesse de ces exploitations du I^{er} agricole du trésor du Veillon. De nouvelles fouilles du site ont été réalisées en 1979. Deux vases en bronze contenant des pièces d'or et des bijoux : bagues, anneaux et bracelets en or et en argent, ainsi qu'un tas de 30 000 pièces à l'effigie de Posthume avec Hercule au dos (datant de l'an 264). Ce trésor avait été enfoui lors des invasions des barbares qui avaient incendié la villa en l'an 266. ¹

Cette richesse pouvait provenir de l'exploitation des marais salants qui existaient à cette époque, comme le confirme la présence d'une des deux voies commerciales du Bas-Poitou : la route du sel qui reliait Poitiers à Jard.











¹ Quelques éléments de ce trésor sont exposés à l'Historial de Vendée et d'autres au musée Thomas-Dobrée à Nantes.

L'âge d'or du port de Talmont au pied de son château

Le Moyen-âge, en particulier les XI^{ème} et XII^{ème} siècle, constitue l'âge d'or de Talmont, riche par son port bien protégé au fond d'une large ria, comme celles que l'on trouve encore en Bretagne de nos jours.

La ria de Talmont

Depuis des siècles et jusqu'à cette époque, Talmont se trouvait à l'extrémité d'un large et profond estuaire (qui en-

globait tous les marais actuels) et où la mer remontait suffisamment à marée haute pour que les navires marchands puissent accoster au pied du château¹. Cet estuaire possédait aussi une branche qui allait vers Jard et permettait aussi aux bateaux de rejoindre l'abbaye de Lieu-Dieu, tandis qu'une autre branche rejoignait le village des Hautes-Mers qui possédait des forges et un atelier de construction marine.



Le port de Talmont

A partir de l'an mil, et après deux siècles d'incursions fréquentes et de destructions par les Vikings, le port de Talmont devint le seul port commercial entre Nantes et Bordeaux. Il fut le point de transit des marchandises du Comté du Poitou. Cette position stratégique fit sa richesse et la puissance des seigneurs de Talmont. Les navires de 40 tonneaux, les plus nombreux à l'époque, pouvaient remonter jusqu'au pied du château de Talmont à marée haute. Plus tard, les bateaux de 110 tonneaux ne pouvaient pas remonter si loin et restaient au Port de la Guittière où ils pouvaient s'abriter des tempêtes et où ils étaient déchargés sur des gabares qui remontaient vers Talmont quel que soit l'amplitude de la marée. Ces bateaux débarquaient du bois et embarquaient du sel et du vin.

¹ Aujourd'hui on peut se faire une bonne idée de l'importance de l'estuaire depuis le promontoire qui domine le contournement et auquel on accède derrière le parking des Ribandeaux.



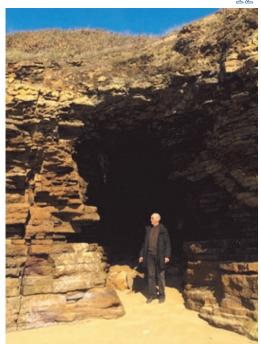
Représentation du port de Talmont au Moyen-Âge par Johny Lenormand

Le château de Talmont

Au début du XI^{ème} siècle, Guillaume le Chauve devient seigneur et prince de Talmont. Il fait construire une première enceinte et une tour sur l'éperon rocheux qui domine l'estuaire. En 1182, Richard Cœur de Lion devient Prince de Talmont, le Talmondais étant géré par son vassal Raoul III de Mauléon. Il fait construire un éperon et une double enceinte afin d'en faire une forteresse imprenable.

Alors que la première partie de la construction a utilisé beaucoup de galets apportés de la côte sur des barges à fond plat, la seconde enceinte et les agrandissements de la tour et des logis utilisent des pierres taillées, dont une bonne partie a sans doute été apportée par les mêmes moyens depuis les grottes des falaises situées côté Jard dans l'anse du Berger.

Son successeur Savary de Mauléon, seigneur et prince de Talmont, gouverne une immense région comprenant le bas Poitou, le nord de la Gâtine et l'ouest de l'Aunis. Il a même le privilège de battre monnaie.



Grotte dans l'anse du Berger



Jusqu'au XVIIème siècle, le château de Talmont fut une forteresse importante qui pouvait résister à une attaque en force. Aussi lors du siège de La Rochelle en 1628, le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu craignaient que les anglais et les protestants puissent s'y implanter. Alors ils demandèrent au Prince de Talmont, Henri Ier de la Tremoïlle, de démolir le château. La vieille ville de Talmont est construite avec les pierres de son château.



L'envasement et l'aménagement de l'estuaire depuis le Moyen-âge

L'envasement de l'estuaire du Payré

A la fin du Moyen-âge, l'estuaire du Payré s'envase de plus en plus. En cause, la remontée de vase depuis la Charente, l'arrivée des sables de la Loire depuis le nord, ainsi que la déforestation de la région auparavant couverte d'une grande forêt. Avec l'absence de couvert végétal, les eaux de pluie ravinent les terres et entraînent les sédiments vers les rivières, ce qui produit l'envasement des estuaires, comme celui du Golfe des Pictons au sud.

Les moines entreprennent alors des travaux d'endiguement de l'estuaire afin de canaliser les eaux du chenal, donc d'augmenter son creusement pour donner assez de tirant d'eau pour la remontée des bateaux vers Talmont.

Pour remplacer le port de Talmont, Savary de Mauléon, seigneur de Talmont, décide en 1218 d'implanter un port à la Chaume. Celui des Sables d'Olonne ne sera créé qu'en 1472 par Louis XI.

Le grand retrait de la mer

On raconte qu'en octobre 1460, la veille de la Toussaint, on était en période de grande marée. Les fidèles étaient venus très nombreux à l'église pour les vêpres. Certains étaient venus en barque, car il y avait fort peu de chemins carrossables. Mais lorsqu'ils sortirent de l'église, la mer s'était retirée et ils durent rentrer à pied dans la vase. ¹

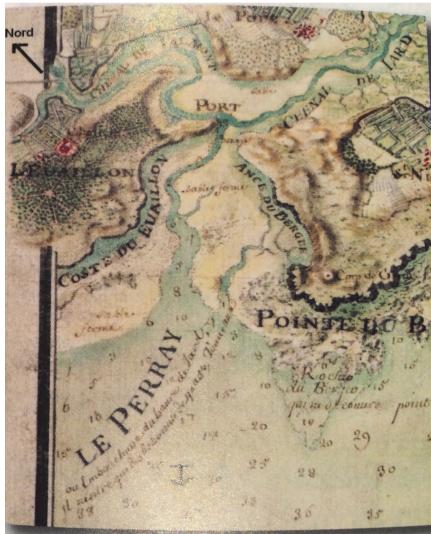
En 1474 on effectue un curage du chenal afin que les bateaux remontent jusqu'au château. Un siècle plus tard des navires mouillent dans l'estuaire ou accostent sur des pontons en bois aux ports de La Guittière, de la Vignolière ou de Jard (ancien nom du port de la Guittière). Les marchandises remontent l'estuaire jusqu'à Talmont sur des barges à fond plat.

L'estuaire au XVIIème siècle.

La description de Claude Masse en 1704 indique un chenal passant de 4 à 2 mètres de profondeur aux plus basses mers. L'anse du Perray est totalement recouverte à marée haute.

En 1680, des bâtiments de 30 tonneaux remontent encore jusqu'au port de Talmont. Deux digues en pierre qui se sont recouvertes de dunes de sable forment une sorte de goulet en face du port de la Guittière, comme on le remarque sur la carte de Masse. ²

Il en reste peut-être des traces sous la petite dune située à cet endroit. De gros navires mouillent dans l'estuaire et sont déchargés via des gabares. Claude Masse, ingénieur de Louis XIV, demande l'installation de canons sur la pointe du Payré afin de défendre l'entrée de l'estuaire d'une invasion anglaise.



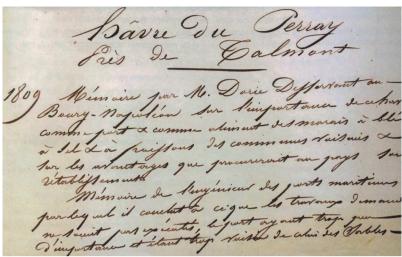
Le Havre du Perray reste un port jusqu'au début du XIX ème siècle

Jusqu'au début du XIX^{ème} siècle, des bateaux viennent dans le Havre du Perray, pour s'abriter des tempêtes ou échapper aux navires ennemis.

En 1790, des navires de 110 tonneaux mouillent encore dans l'estuaire. Ils embarquent du sel pour Bayonne, Bordeaux, Marans et les ports de Bretagne (pour la salaison des sardines), du vin (le franc blanc) pour la Bretagne. Ils y débarquent du bois de construction et de chauffage et, plus tard, du charbon.

En 1800, un convoi de 60 navires est obligé de rentrer dans l'estuaire pour échapper à un vaisseau de guerre britannique, mais certains s'échouent sur les bancs de sable¹.

En effet, l'absence d'entretien des digues conduit à l'ensablement de l'estuaire qui devient une sorte de delta avec des bancs de sable qui se déplacent au gré des marées rendant la navigation fort difficile. Il faudra attendre 1896 pour qu'on s'intéresse de nouveau à la navigation dans l'estuaire.



Mémoire sur l'importance du havre du Perray, 1806

La construction des digues

Le nom de l'estuaire du Payré provient du mot « perré », qui correspond à un mur de soutènement en pierres pour renforcer un remblai. Et on doit construire des digues sur les rives de l'estuaire et de ses chenaux afin d'empêcher la montée de la mer dans les terres (récupération de terres, protection des marais) et surtout de provoquer le désensablement du chenal. En effet en réduisant sa largeur on augmente le débit du courant, ce qui entraîne un effet de chasse et le creusement du chenal favorisant alors l'accès de plus gros navires (marchands ou militaires).



Depuis la fin du Moyen-âge ces digues ont permis la conquête des zones de marais, mais aussi des surfaces cultivables dans l'estuaire. Comme en témoignent de nombreux mémoires aux autorités, depuis la fin du XVI ème siècle, cette question des digues a été une des premières préoccupations des habitants, à la fois pour favoriser le commerce et pour éviter les inondations de la Basse-Ville de Talmont.

La carrière des grottes exploitée pour maintenir des digues

Jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, les pierres des grottes ont été exploitées et transportées sur des barges à fond plat pour renforcer les digues du Payré.



¹ Gérard Traineau, Cahier du Patrimoine du Talmondais 2013

L'or blanc : les marais salants

Les premiers marais salants de l'estuaire du Payré datent du IV^{ème} siècle, à l'époque Gallo-romaine. Pour preuve la présence du « chemin des sauniers », la route du sel des romains, allant de Poitiers à Jard.

Les moines des abbayes aménagent les marais

Il a fallu attendre le Moyen-âge et l'envasement de l'estuaire pour assister au grand aménagement des marais pour l'exploitation du sel. Le sel était la grande richesse puisqu'il était indispensable à la conservation des aliments. On l'appelait "l'or blanc" et il était taxé par les seigneurs, puis dès 1342 par l'état avec la fameuse « gabelle ».



Au XII^{ème} siècle, les moines des abbayes de Lieu-Dieu et de Sainte-Croix entreprirent de vastes travaux d'endiguement des rives de l'estuaire, d'abord pour rétrécir les chenaux afin d'augmenter le débit d'eau, donc y faciliter la circulation des bateaux.

Les marais salants sont indiqués au XI^{ème} siècle par les cartulaires de l'Abbaye de Sainte-Croix. Au XII^{ème} siècle, les moines développent mille hectares de salines (9000 aires salantes) et autant de marais à poissons.

La puissance des seigneurs de Talmont permit de recruter une main d'œuvre importante. Ils utilisaient le « statut de l'hostie » qui libèrait du servage les paysans qui venaient travailler à l'aménagement du marais sous la direction des moines. Ces ouvriers n'étaient plus des serfs, sortes d'esclaves liés à leur terre. Aussi des centaines de paysans affluèrent des zones voisines pour effectuer ce travail considérable d'endiguement du chenal, de creusement des vasières et d'aménagement des marais à poissons et des marais salants.

Le principe du marais salant

Le but du marais salant est de faire s'évaporer l'eau de mer grâce à l'action combinée du soleil et du vent. L'eau de mer qui remonte par le chenal entre progressivement par un savant jeu d'écluses depuis des bassins de décantation, les métières où la vase se dépose. L'eau passe par un étier pour atteindre le champ de sel. Dans les bassins

d'évaporation successifs, l'eau de mer s'évapore et se concentre progressivement en sel. Un système de vannes, les coefs, régule l'entrée de l'eau. L'eau sur-salée passe de la table d'évaporation, vers les brassious puis les aires (œillets) où les 3 cm d'épaisseur d'eau se concentrent pour atteindre 300 g de sel par litre. Jus- 🗽 qu'au milieu du XXème siècle, les salines constituaient une ressource complémentaire pour de nombreuses familles de cultivateurs. Ils y récoltaient le sel l'été, tandis que leurs vaches paissaient sur les buttes de terre entre les marais à poissons. Certains de ces bossis étant cultivés en particulier avec des potagers. Aujourd'hui seuls trois marais salants sont exploités à La Guittière et produisent en outre une merveilleuse fleur de sel.



Schéma d'un marais salant vendéen



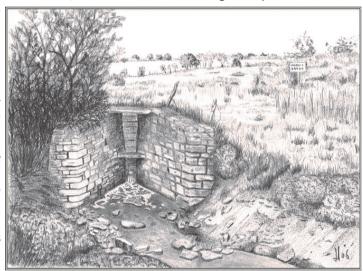
Les marais à poissons

Les marais à poissons ont existé depuis l'origine car ils constituaient des réserves d'eau pour réchauffer les marais salants. Suite à l'abandon de la majorité des salines vers 1960, ces dernières ont été en grande partie recreusées

pour créer de nouveaux marais à poissons. Aujourd'hui on compte 850 hectares de marais piscicoles dans l'estuaire.

Les marais traditionnels ont une structure en peigne. En effet on y a creusé des pièces d'eau allongées et parallèles, les « cordes », en se contentant de rejeter la vase du fond sur les deux côtés en formant les « bossis ».

Des écluses, les « essailles », permettent de « faire boire le marais », donc de laisser entrer l'eau de la mer et les poissons aux grandes marées. Un système d'entonnoir permet aux poissons d'entrer, mais les empêche de ressortir. Donc bars, dorades, mulets et anguilles grossissent naturellement dans ces bassins.



Essaille



Influence des abbayes pour l'aménagement des marais.

L'abbaye Sainte-Croix de Talmont

Aujourd'hui disparue, cette vaste abbaye se situait au nord du château, à l'angle des routes menant à Grosbreuil et à Sainte-Foy.

Elle fut fondée par le prince de Talmont, Guillaume le Chauve, en 1049. Elle connut son heure de prospérité du XIIIème au XVème siècle. Les moines y étaient régis par la règle de Saint-Benoît. Les bâtiments furent pillés et incendiés par les huguenots vers 1570 au moment des guerres de religion. L'abbaye survivra difficilement jusqu'en 1791.

Chanterie Chateau Neue Fuie Aumonerie ABBAYE COANOUAILLES COANOUAILLES

plan de Talmont au XVIème siècle d'après G. Loquet

L'abbaye Royale de Lieu-Dieu

Elle a été fondée en 1197 par Richard Cœur de Lion pour les moines de

l'ordre des Prémontrés. Sa richesse provient des 1000 hectares conquis sur la mer pour y aménager des marais à poissons et surtout des marais salants. Les moines y développent aussi de riches vignobles et des cultures. Plusieurs fois saccagée par les guerres, elle est abandonnée par les moines en 1733.

Les propriétaires actuels ont commencé à la restaurer et on peut y visiter en saison deux belles salles et la base des colonnes du cloître.







A la recherche de l'argent : de Port Juré à la mine des Sarts

Port Juré, le port de Richard Cœur de Lion

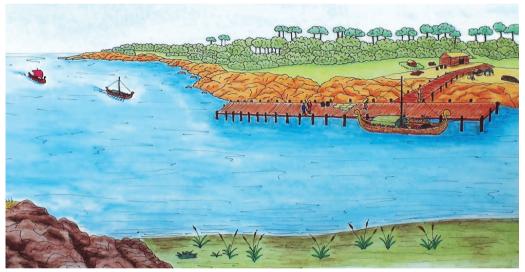
Au fond de la Baie de Cayola, on a retrouvé ces dernières années des madriers plantés dans le sol. Ils correspondent au débarcadère de Port Juré. Leur datation a montré que les plus anciens datent du Xème siècle. Ce port aurait donc été créé par les Vikings qui y abordaient avec leurs drakkars à fond plat. Le ponton a été renforcé au XIIème siècle, à l'époque de Richard Cœur de lion. Il était protégé au sud par un petit corps de garde.

Dans ce port, relativement abrité au fond de la baie, le roi Richard accostait lorsqu'il se rendait dans son pavillon de chasse tout proche au lieu-dit « La Salle Roy ». Il



appréciait la grande forêt giboyeuse qui couvrait la région et venait régulièrement avec ses chevaliers pour y chasser.

A cette époque Richard Cœur de Lion faisait battre monnaie à La Salle Roy, à partir du minerai exploité dans la mine des Sarts distante d'un kilomètre. Il semble que la mine était déjà exploitée à l'époque romaine.



Représentation de Port Juré au Xème siècle par Johny Lenormand

La mine des Sarts entre Bourgenay et le Porteau à Talmont

A l'emplacement de l'actuel lieu dit « La Mine » connu pour son vivier, il y avait une mine de galène argentifère dite la « mine des Sarts ». Son entrée est encore visible le long de la côte. Elle est obstruée par des galets poussés par la mer aux grandes marées.

Les sarts est le nom donné par les anciens aux algues qui étaient arrachées et rejetées dans la mine aux grandes marées.

Le minerai, la galène, est un sulfure de plomb renfermant une faible proportion d'argent.

L'exploitation de cette galène argentifère est développée en 1779 par Robert de Granville qui note « une qualité d'argent qui surpasse la production de toutes les mines d'Europe ».



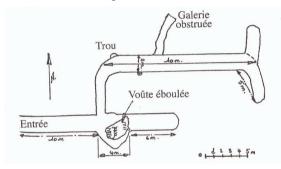
Minerai de galène

En 1784, à la demande de Louis XVI qui cherche de nouvelles ressources financières, Philippe Frédéric de Dietrich fait un inventaire des mines. Il indique que 50 ouvriers y travaillent dans 3 galeries de mine accessibles par 3 puits équipés de treuils et d'une machine pour pomper l'eau. On y trouve une fonderie et des cabanes pour loger les ouvriers. La production est de 1,3 kg d'argent et 150 kg de plomb pour 1 tonne de minerai.

Mais les conditions de travail sont déplorables dans des galeries où il faut évacuer l'eau qui les envahit à chaque marée. Aussi l'exploitation cesse après la révolution et la mine est totalement fermée en 1860.



Localisation et plan de la mine des Sarts



Détail du plan de la mine des Sarts relevé par Marcel Beaudoin en 1934





Entrée de la mine des Sarts

La mine de l'anse Saint-Nicolas à Jard

Située dans le même type de terrains géologiques et découverte par un prospecteur en 1913, la mine de galène argentifère de l'anse Saint-Nicolas de Jard n'a fonctionné qu'une dizaine d'années. Elle a disparu aujourd'hui. Elle était située près de l'actuelle plage de la Mine à Jard.



Carte postale de 1913 : la mine de Saint-Nicolas et ses ouvriers

Ouand le fort de l'Évaillon veillait sur l'entrée de l'estuaire

Une place forte protégeant l'entrée du chenal À l'ouest, dominant la mer et particulièrement le chenal remontant à Talmont, se dressait depuis le Moyen-âge une petite forteresse qui défendait le site des invasions vikings. Ce fortin de l'Évaillon, doit probablement son nom, transformé plus tard en Veillon, à un rôle de vigie. De sa tour principale on pouvait prévenir par des signaux visuels le château de Talmont de l'arrivée des ennemis.

Au Moyen-âge ce fortin dominait les rives de l'estuaire. En effet les dunes actuellement couvertes de forêts n'existaient pas encore.

Le château du Veillon

Entouré d'un rempart et surmonté de 3 tours grises de tailles inégales, ce château fut d'abord occupé par des chevaliers dont l'écusson à l'entrée de ce château (qui ne se visite pas) représente un lion d'argent surmonté d'une tour avec 3 fois le mot « veillons ! ». Les seigneurs du Veillon étaient vassaux du seigneur de Talmont.

En 1369 le château est habité par le baron Inguebert.

En 1586 le château est occupé par Gilles de la Lande et sa garnison de huguenots.

Au XVII^{ème} siècle le château perd toute importance stratégique. En 1662 Louis Maurice de la Trémoille le fait transformer en maison de retraite pour des moines bénédictins.



Représentation des limites de l'estuaire au XI^{ème} siècle. On remarque que le château du Veillon domine l'estuaire qui remonte jusqu'au pied du château de Talmont



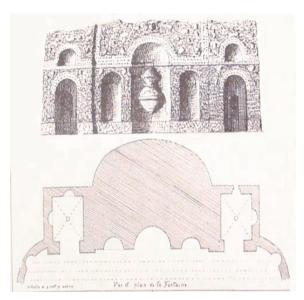
Le rôle de Catherine Veillon

En 1698, Catherine Veillon, Dame de Beauregard, devenue propriétaire du Château de l'Évaillon (d'où le changement de nom), modifie considérablement le château en créant une cour intérieure et des jardins à l'Italienne dont la perspective est fermée par une fontaine à plusieurs vasques ornée de coquillages et faïenceries, et alimentée grâce à un moulin à eau. Ces ruines sont encore visibles sur le chemin des ostréiculteurs près du pont du Veillon.





Plan du château au XVII^{ème} siècle avec les jardins de Catherine Veillon



La fontaine du Veillon



Le littoral sous Louis XIV : la carte de Claude Masse

La carte de Claude Masse, établie en 1706 pour notre région, est la plus ancienne que nous possédions. Elle était réalisée afin de noter les points de fragilité et de défense du littoral contre les invasions.



Sous Louis XV, en 1768, la notice de la carte de Cassini du Bas Poitou indique que sur Talmont il y a 100 feux (foyers) et 420 à Saint-Hilaire, 335 à Jard et 83 à St-Vincent.

Elle signale les marais salants, les terres à blé engraissées avec le sard (goémon) et beaucoup de vignes dont on produit un petit vin blanc. Elle indique qu'on manque de prairie et que les moutons sont élevés sur les marais. Il y a très peu de bois, hormis celui du Veillon.

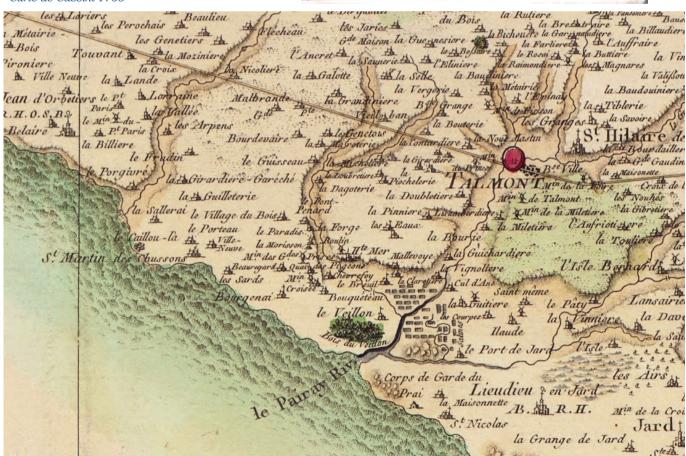
Talmont est alors une Principauté appartenant à Monsieur de la Trémoille. Il subsiste des fossés et deux portes pour pénétrer dans la ville haute et la ville basse.

La ville de Talmont était entourée de remparts et les bateaux à fond plat remontaient le chenal à marée haute jusqu'au quai Garherde (ou Garberote) du port situé au sud du château.

plan de Talmont au XVIème siècle d'après G. Loquet



Carte de Cassini 1768

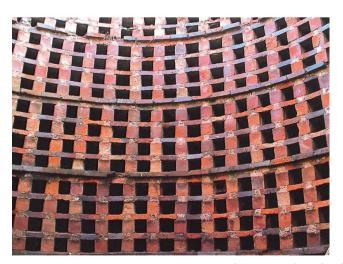


Les Hautes Mers: Lauzais

Sur la branche ouest du chenal, la mer remonte jusqu'au village des Hautes Mers où se situait un petit port avec construction de bateaux. Il a aussi été appelé Lauzais, probablement en raison de l'exploitation de micaschistes, des lauzes, utilisées pour couvrir le toit des maisons.



Reconstitution d'après maquette réalisée par Gérard Traineau





Séchoir à tabac des Hautes Mers

Depuis le Moyen-âge, un moulin à pivot surplombait le village. La tour, aujourd'hui restaurée, était surmontée d'une cabine en bois contenant les meules et les ailes du moulin. Pour l'orienter en fonction de la direction du vent, elle pivotait grâce à une main courante.

Il appartenait à la seigneurie Du Breuil, dont il ne reste que le pigeonnier construit en 1722. L'intérieur constitué de 5 étages de niches sur quatre niveaux permettait d'héberger près de 2 000 pigeons.



Intérieur et extérieur du pigeonnier des Hautes Mers

La vie sur le littoral aux siècles précédents

Les « conches »

Comme le montre le cadastre de 1926, le bois entre Bourgenay et le Veillon est compartimenté en de nombreuses petites parcelles de 10 à 30 mètres de côté. Elles sont entourées de levées de terre qui protégeaient du vent les potagers, ou la vigne dont on retrouve parfois quelques pieds près de la côte. On y cultivait de l'ail, des oignons, des pommes de terre, des choux et des fraises. Bien que le sol soit une terre très pauvre pour les cultures, on amendait les terrains avec du goémon (le sart) récolté sur la côte.



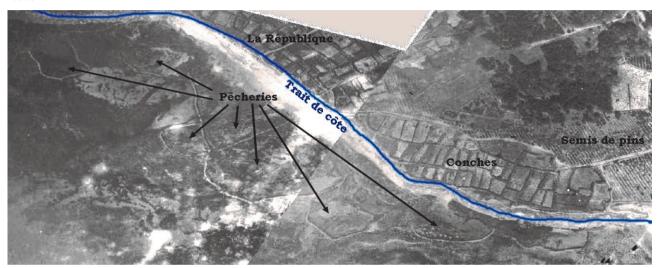
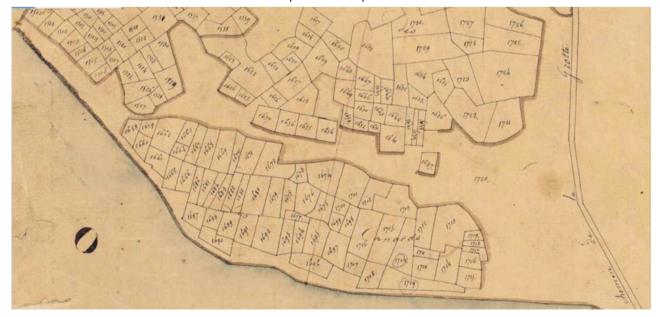


Photo aérienne 1920 : les pêcheries sont en bon état, les conches sont bien visibles et les pins sont encore très jeunes.

A la fin du 19^{ème} siècle, après destruction de la vigne par le phylloxéra entre 1875 et 1897, puis dans les années 30 pour les parcelles potagères, les conches ont été abandonnées et envahies par les chênes verts. Une petite ferme qui se trouvait au bord de la falaise a été abandonnée puis détruite par le recul de la côte.



Cadastre 1926 secteur anse de la République. Le bois entre Bourgenay et la route de la plage du Veillon est compartimenté en petites parcelles de 10 à 30 mètres de côté envahies aujourd'hui par les chênes verts

Les écluses à poissons ou pêcheries

Les écluses à poissons ou pêcheries ont été créées par les moines Bénédictins au XIIème siècle. Il s'agissait de pièges à poissons fixes créés en construisant des murs de pierres récoltées sur place. Les pierres sont bien calées verticalement face au courant afin de ne pas être renversées lors des tempêtes.

La construction et l'usage de ces écluses à poissons ont été codifiés par Colbert en 1681. Il privilégie leur utilisation pour les populations locales.

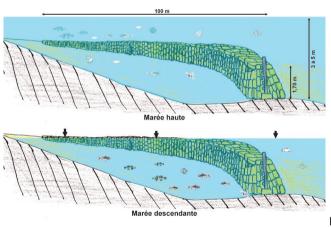
Les écluses permettaient de nourrir les populations et protégeaient les côtes de l'érosion en agissant comme des

brise-lames, ainsi que l'indique Le Masson du Parc, inspecteur des « pesches » des poissons de mer en 1727.

En 1812, les ponts et chaussées règlementent le domaine public maritime et établissent un droit d'usage : une autorisation d'occupation temporaire pour les propriétaires-utilisateurs de pêcheries. Avant 1912, plusieurs familles pouvaient exploiter la même écluse. Depuis 1914 on note un déclin du nombre d'écluses opérationnelles et en 1947 il a été interdit d'en construire de nouvelles.



A marée haute, la mer passe au-dessus des murs et l'écluse se remplit de poissons ("o s'apouéssoune"). Lorsque la mer descend, les murs retiennent prisonniers les poissons, tandis qu'une grille permet à l'eau de s'écouler. On attend alors que la mer soit basse pour faire la marée, c'est à dire aller ramasser le poisson dans les écluses au niveau de la grille (on dit « mareyer les écluses »).









L'anse de la République

Le nom de « anse de la République », où il y avait plusieurs écluses, vient du fait qu'à une époque un garde républicain y séjournait. Il était chargé de contrôler le bon fonctionnement de ces pêcheries et de surveiller la côte des risques d'incursions anglaises.



Le bois du Veillon

Le bois du Veillon, la plus belle forêt de chênes verts de la côte Atlantique

Hormis quelques hectares autour du château du Veillon, cette belle forêt fait partie depuis 1980 du Conservatoire du Littoral. Elle est constituée d'un taillis de chênes verts, parsemé de chênes verts majestueux tricentenaires, en particulier le long des larges allées qui structurent la forêt à partir du Carrefour de l'Étoile. Quelques pins maritimes et des chênes pubescents avoisinent les chênes verts. Elle possède dans sa partie privée « le roi des chênes verts » qui serait le plus vieux de France, avec peut-être 800 ans d'âge.



Ruines de l'oratoire

Les ruines d'une chapelle au fond du bois

En 1662 Louis Maurice de la Trémoille fait construire plusieurs oratoires, dont un en bordure de la côte dominant l'estuaire. Les dunes couvertes de forêt s'étant étendues, ces ruines sont encore visibles, mais derrière la lisière du bois près de la zone ostréicole.

Le chêne vert

Avec ses feuilles persistantes, le chêne vert est l'espèce dominante de la forêt. Il est très résistant à la sécheresse de ces dunes et repousse s'il est coupé, car il très apprécié comme bois de chauffage. Le chêne vert était l'un des sept arbres sacré des druides, un arbre apportant la longévité, la chance et la prospérité.



La dame blanche

En 1369, la fille du châtelain du Veillon soigna un chevalier blessé au cours d'un naufrage. Elle en tomba amoureuse, mais son père l'obligea à épouser le fils du seigneur de Talmont. Devenu comte de Bedford et connétable de

Guyenne, son chevalier revint 3 ans plus tard, mais arriva seulement lorsqu'elle sortait de l'église où elle venait de se marier. Ils coururent ľun l'autre et elle tomba morte dans ses bras. Depuis on raconte que pendant nuits de printemps on peut apercevoir son fantôme : une dame blanche aux cheveux blonds qui erre encore dans la forêt.



Les plantes méditerranéennes du bois du Veillon

Accompagnant le chêne vert, caractéristique des garrigues provençales, en bordure du sous-bois on retrouve d'autres plantes méditerranéennes, toutes protégées.

L'arbousier ou arbre à fraise est un arbuste aux feuilles persistantes. A l'automne, il porte en même temps des grappes de fleurs blanches et ses fruits rouges. Ces fruits, consommés frais ou en confitures, sont riches en vitamine C.



Ciste

La Daphnée (nommée aussi Garou ou ou « Sainbois ») a de longues feuilles étroites, de petites fleurs blanches et odorantes, puis des fruits orangés qui sont très toxiques. Daphnée était une nymphe reconnue pour sa grande beauté et poursuivie par Apollon tombé fou amoureux d'elle après avoir été touché par une flèche de Cupidon. Pour la protéger son père la transforma en ce laurier, dont Apollon fera son arbre favori.



Fragonette



Arbousier

Le Ciste à fleur de sauge a des tiges poilues, des feuilles gaufrées et de grandes fleurs blanches en Mai. Il aime les sols sableux et ensoleillés.



Daphnée

La fragonette ou fragon petit-houx a de petites feuilles pointues et persistantes et des petits fruits rouges. Les anglais l'appellent « budcher's broom » (balai du boucher) car ils l'utilisaient pour nettoyer leur plan de travail, prétendant qu'il éloignait la vermine et les microbes. Ses jeunes pousses étaient consommées comme des asperges sauvages. Ses racines étaient autrefois utilisées comme veinotonique, en particulier pour fabriquer un traitement contre les hémorroïdes. Mais attention ses baies rouges sont toxiques.

Les autres habitants du bois du Veillon

Au cœur de la forêt, peu de plantes survivent sous le feuillage dense, hormis des fougères grand aigle, du houx et des bruyères dans les pinèdes.

La fougère aigle aime bien les hivers doux de nos régions et les zones semi-ombragées de la forêt. Ses feuilles sont toxiques car elles contiennent du cyanure. On pouvait s'en servir en guise de chaume pour couvrir les toits ou pour faire de la litière.

Le houx a des feuilles persistantes aux contours piquants et des fruits rouges. Son bois était apprécié pour faire des manches d'outils. La présence au cœur de l'hiver de ses feuilles vertes et des boules rouges de ses pieds femelles en ont fait depuis l'antiquité un symbole d'éternité, qui a conduit à faire de cette plante un décor de Noël, car c'est un buisson de houx qui aurait dissimulé Jésus et ses parents Marie et Joseph à la vue des soldats qui cherchaient à le tuer. Mais autrefois le houx était aussi appelé « bâton de sorcier » à cause de ses pointes acérées et de ses fruits toxiques.



Fougère aigle



Houx

Quelques tapis de **bruyère cendrée** avec ses longues et larges grappes de fleurs rouge-violacé, et de **callune** avec ses grappes de fleurs roses se disputent le sous-bois, ainsi que des **bruyères à balais** aux longues tiges dont on fait la brande.



Bruyère cendrée

Les animaux : La densité des chênes verts crée des refuges pour les chevreuils et même des sangliers en hiver. Mais ce sont les écureuils qui sont les plus nombreux. On remarque leur passage avec les pommes de pin décortiquées.



Pomme de pin décortiquée par un écureuil



Chevreuil

Fixer les dunes littorales.

Les dunes littorales entre Cayola et le Veillon

Jusqu'au XIX^{ème} siècle, les falaises de la côte talmondaise étaient surmontées de dunes. La plupart étaient des dunes nues, donc sans arbres, se déplaçant au gré des vents. Une zone peuplée de chênes verts protégeait des prairies ou des champs cultivés du côté du Porteau. Quelques zones étaient naturellement recouvertes de petites plantes et d'oyats qui retenaient le sable comme le montre la carte postale du début du XX^{ème} siècle sur le pèlerinage de Notre-Dame de Bourgenay.



Pélerinage de Notre-Dame de Bourgenay sur les dunes en bord de mer



Dune grise où la végétation commence à pousser

L'érosion des dunes par le vent

Le sable des dunes sans végétation est facilement emporté par le vent. Les dunes se déplacent et viennent recouvrir les arbres de la forêt qui meurent alors rapidement.





La fixation des dunes au début du XXème siècle

La dune résiste à l'érosion due au vent grâce aux plantations d'oyats dont les racines sont touffues, longues et s'enfoncent dans le sable. Une fois le sable stabilisé, des plantations de pins fixent la dune. Ces pins étaient exploités pour le gemmage. On entaillait leur tronc pour récupérer la résine, utilisée pour produire de l'essence de térébenthine pour les peintures et rendre étanche la coque des bateaux.

Suite aux essais de l'ingénieur Brémontier dans les Landes, le décret de l'empereur Napoléon 1^{er} du 14 décembre 1810 décide « l'ensemencement, la plantation et la culture de végétaux reconnus les plus favorables à la fixation des dunes». En 1910 on commence des semis de pins dans les dunes du Talmondais.



Les racines d'un seul pied d'oyat s'enfoncent à 2 mètres de profondeur et retiennent le sable.



Photo aérienne de Bourgenay en 1920 montrant les semis de pins sur les dunes perpendiculaires aux vents dominant.

La naissance de l'ostréiculture dans l'estuaire du Payré

Au XVI^{ème} siècle, on consommait déjà des huîtres plates qui se développaient naturellement sur les rochers des bords

de l'estuaire. Mais l'ostréiculture dans l'estuaire du Payré n'a débuté qu'en 1915 avec l'attribution de la première concession au niveau des grottes. Elle s'est appuyée sur du naissain naturel. Les courants marins l'avaient apporté depuis le nord de la Gironde, où des huîtres portugaises s'étaient implantées accidentellement en 1868¹.

La flèche littorale (= cordon dunaire), créée par les hommes à la fin du 19^{ème} siècle au niveau de la plage du Veillon, a protégé l'estuaire et permis l'implantation de parcs à huîtres le long du chenal et même dans l'estuaire.



L'ostréiculture au Port de la Guittière vers 1960

L'ostréiculture ne s'est développée que lentement jusqu'en 1933, quand fut créé le premier syndicat ostréicole. Après la guerre, de 1945 à 1965, l'ostréiculture s'est déployée dans tout l'estuaire. Elle en a modelé le paysage depuis le sud-est du bois du Veillon jusqu'au du port de la Guittière : création de parcs et de claires associés aux cabanes en bois des ostréiculteurs.

Ce n'est qu'en 2016, suite à la disparition du cordon dunaire du Veillon, que les parcs situés au milieu de l'estuaire ont disparu car ils n'étaient plus protégés des grosses vagues de l'océan.



¹ Daniel Verfaillie, Les Cahiers du Patrimoine Talmondais, 8, 2016

Plantes des prés salés.

Au bord des chenaux de l'estuaire la végétation se répartit en fonction de la salinité et de la durée d'immersion lors des marées hautes. L'envasement de ces zones peut atteindre 50 cm par siècle. Toutes ces plantes résistent au sel, certaines, comme la soude, acceptant d'être recouvertes à toutes les marées hautes, alors que d'autres, comme la lavande de mer, ne sont recouvertes qu'aux grandes marées.

L'obione avec son feuillage dense et ses tiges rampantes, forme de grosses touffes aux feuilles ovales et aplaties de couleur gris argenté. Elle fournit une bonne nourriture aux poissons comme les jeunes bars et les mulets.



Salicorne

La lavande de mer, ou statice maritime, se reconnaît à ses feuilles glauques en rosettes et ses tiges dressées portant des grappes de jolies fleurs bleues violacées en été. Elle possède des glandes qui rejettent le sel en formant de petits cristaux sur ses feuilles.



Soude ligneuse



Obione

La salicorne, bien reconnaissable avec ses tiges et ses feuilles cylindriques, parfois rougeâtres en fin de saison. Ses jeunes pousses sont appréciées confites dans du vinaigre ou comme substitut aux haricots verts. Elle était autrefois utilisée pour produire de la soude ou du savon.



Lavande de mer

La soude maritime forme de grosses touffes. Ses feuilles cylindriques et charnues sont bleu-vert, avant de rougir en fin de saison. Ses fleurs minuscules sont vertes. Elle est parfois utilisée comme condiment. Autrefois on extrayait de ses cendres de la soude pour fabriquer du savon.

Les défenses du littoral : du Moyen-âge à la guerre 39-45

Les fortins de la pointe du Payré

Depuis le Moyen-âge, la pointe du Payré a constitué un avant-poste de surveillance de l'entrée de l'estuaire. Toutes les cartes y indiquent un corps de garde. On sait d'ailleurs qu'en mai 1806 le canon des garde-côtes de ce poste avancé a empêché un débarquement des troupes anglaises.

Ce poste fut ensuite occupé par les douaniers jusqu'en 1940. On peut encore y découvrir quelques fondations de leur cabane et des pêchers de leur jardin potager.

Les vestiges du « Mur de l'Atlantique » (1942-1945)

En 1942 la construction du « mur de l'Atlantique » par les troupes allemandes a entraîné la destruction de ce corps de garde et son remplacement par un blockhaus.

Sur la côte talmondaise, on trouve encore les traces du « mur de l'Atlantique » avec en particulier le blockhaus situé au-dessus du port de Bourgenay. L'un des deux blockhaus qui était situé à l'entrée de la plage du Veillon est maintenant recouvert d'une butte de terre, celui de la République supporte une maison moderne et celui de la pointe du Payré est en ruine. On retrouve aussi les fondations d'un campement des troupes allemandes dans les bois au Nord-Ouest de la plage du Veillon. Une passerelle de bois, construite par les Allemands entre les 2 rives du chenal en aval du Port de la Guittière a été détruite à la fin de la guerre.



Les blockhaus du mur de l'Atlantique sur la côte talmondaise



Passerelle construite par les allemands en face du port de la Guittière

Les tempêtes de 2014 à 2016 ont enlevé une couche de sable importante sur la plage du Veillon, découvrant le niveau de la plage de 1942 avec ses structures antidébarquement, ainsi que quelques dizaines d'obus de mortier.

Des tétraèdres en béton et des hérissons tchèques métalliques en forme d'étoile retenaient des réseaux de fils de fer barbelés et étaient souvent associés à des mines afin de neutraliser toute tentative de débarquement allié. Toutes ces structures et ces mines ont été enlevées de la plage.



Jard... depuis l'époque romaine.

Jard a une origine très ancienne puisqu'on y a trouvé un site gallo-romain près de l'église et que le sel, « l'or blanc », y était déjà exploité. Une des deux plus anciennes voies commerciales du Poitou, le chemin des sauniers, existait du temps des gaulois et a été améliorée par les romains. Elle reliait Poitiers à Jard.

Le moulin de Conchette

Le moulin de la Conchette, qui domine le port, existait déjà en 1706. Jard comptait plusieurs moulins à vents, dont l'un aurait été attribué à la fin du XIXème siècle à Gaston, second fils d'une famille de meunier de Jard, grâce à la conscription. A l'époque, un tirage au sort permettait d'exempter une partie des jeunes gens du service militaire. Le fils d'une riche famille Jardaise, ayant tiré un mauvais numéro, devait partir 3 ans pour la guerre. Son père trouva alors Gaston, un garçon meunier qui avait eu la chance de tirer un bon numéro. Gaston accepta d'échanger son numéro et de partir à la place du fils. En échange il demanda qu'on lui donne un moulin, ce qui fut fait à son retour de la guerre!



Eglise Sainte-Radégonde de Jard sur mer

Fuyant l'approche des arabes en 732, les religieuses de Sainte Croix de Poitiers viennent se réfugier à Jard en emportant les reliques de Sainte Radegonde. En repartant elles concèdent un terrain pour construire cette église romane et un prieuré qui seront édifiés au XIème siècle. Brûlée en 1558 pendant les guerres de religion, l'église fut restaurée en 1636 (date inscrite sur le fronton du portail) et ne subit pas de dommages majeurs sous la Révolution.



La chapelle Sainte-Anne

Située près de la mairie de Jard, elle date de 1650. A cette époque vivait ici une petite fille infirme, aimée de tous et prénommée Anne. Un jour, assoupie dans les champs où travaillaient ses parents, elle vit une apparition de la Vierge Marie qui lui demanda d'aller voir le curé pour faire édifier une chapelle à cet endroit. Comme ses parents ne la

croyaient pas, la Vierge revint, la fit se lever et marcher, puis la conduisit par la main jusqu'à la cure pour le demander elle-même. Pour célébrer ce miracle les habitants firent construire cette chapelle. La petite barque en bois du XVIIe siècle suspendue en ex-voto à l'intérieur de la chapelle correspond à un autre miracle attribué à cette chapelle.





Le port de Jard

Le projet du port accessible à marée haute a commencé en 1973 par la création d'une digue de 60 mètres de long. Mais ce n'est qu'en 2011, après la création de la grande digue de 600 mètres et des pontons, qu'il a vu sa réalisation finale à la place d'anciennes écluses à poissons. La construction de la digue a retenu le sable et créé une nouvelle plage.



Jard ouvre l'ère du tourisme à partir de 1936

La commune de Jard est devenue populaire dès 1936 avec la démocratisation des vacances grâce aux congés payés. En 1952, deux campings ouvrent à Jard, tandis que beaucoup de vacanciers louent chez l'habitant. Des villas se construisent sur la route menant à la mer.



La plage de Jard, petite station touristique vers 1950

Saint Vincent sur Jard rendu célèbre par Clemenceau.

La « bicoque » de Georges Clemenceau à Saint Vincent sur Jard

Georges Clemenceau, dit « le Tigre », a eu une action déterminante sur la politique de la France et on lui doit en particulier la fin de la guerre 14-18, ce qui lui a valu le surnom de « Père la victoire ». Il habitait la maison du bord de mer à Saint Vincent sur Jard qu'il appelait « ma bicoque ». Il aimait venir y passer les vacances et y pris sa retraite. Son ami Claude Monet y séjourna souvent et inspira l'aménagement du jardin.



La ville mythique de Bélébat (ou Bélesbat)

Sous les dunes entre Jard et Saint Vincent serait enfouie la cité de Bélébat, créée par les marins phéniciens mille ans avant J.-C. sur la route maritime de l'étain. Son nom viendrait de Baal, dieu des phéniciens.

Au Moyen-âge cette cité était devenue une ville de plaisirs qui attirait de nombreux étrangers, qui curieusement disparaissaient dans ses murs. Saint Romain de Blaye, qui vivait au IV^{ème} siècle, aurait tenté de convertir cette cité païenne. N'y parvenant pas, il aurait appelé la colère divine à s'abattre sur ses habitants débauchés. Et alors Bélébat aurait été détruite par les gigantesques vagues d'un tsunami, puis enfouie sous les dunes de sable emportées par la violence des vents.



La nef de l'église date du XIème siècle, le chœur du XIIème. Richard Cœur de Lion fit construire le gros clocher carré sur les fondations d'un donjon du IXème siècle. Incendiée au cours des guerres de religion en 1548, elle a été rénovée au XVIIème siècle.





Port Bourgenay: un fleuron du développement touristique des années 80

Aux origines de Bourgenay : la chapelle « Notre-Dame de l'Espérance »

Née sur les ruines d'un prieuré bénédictin fortifié du XII^{ème} siècle et nommé « Burgenest », la chapelle a été créée par la princesse Flandrine de Nassau (1578-1640) pour remercier la Sainte-Vierge de l'avoir sauvée lors de son naufrage dans la baie de Bourgenay.

La chapelle fut construite autour de la statue en bois de la vierge trouvée sur le rivage après le naufrage et considérée comme miraculeuse. Jetée trois fois à la mer par les révolutionnaires, elle serait toujours revenue à la côte à cet endroit! Elle a été vénérée par les fidèles lors du célèbre pèlerinage de Bourgenay. Il y avait une source dont l'eau lavait le linge plus blanc. En 1872, le Comte de Beaumont reconstruit une chapelle au-dessus de la crypte, puis en 1888 le château avec les tours et les bâtiments annexes dans le style de son Alsace natale. Il relance le pèlerinage avec 20 000 participants en 1874! En 1926 sa fille cède l'ensemble à la communauté des sœurs de Mormaison qui y gèrent une école, la maison familiale pour la formation des apprentis et une maison de repos pour religieuses. .



1920 le pèlerinage de Notre-Dame de Bourgenay



Notre-Dame de l'Espérance en 1940

La légende d'Isaure et le loup

Il existait à Bourgenay un calvaire avec une tête de loup gravée sur son socle. Les pierres de ce calvaire ont été réutilisées pour soutenir la statue de l'archange Saint-Michel et on y trouve encore trace d'une sculpture. Cette sculpture célèbre une légende locale : une belle jeune fille du nom d'Isaure avait soigné un grand loup blessé dans la forêt. Elle le retrouvait souvent lorsqu'elle venait prier au calvaire. Un soir, elle fut attaquée par un méchant baron qui en voulait à sa vertu. Elle courut vers le calvaire en criant. Alors le loup surgit et mit en pièces le méchant homme.

Le tourisme à Talmont se développe dans les années 70

Dans les années 50 seuls quelques campeurs profitent de la plage du Veillon, qui ne sera désenclavée que dans les années 60, grâce à la route côtière venant des Sables d'Olonne et la création de son tronçon entre l'aquarium et Bourgenay.

Le tourisme à Talmont Saint-Hilaire ne se développe qu'à partir de 1972 grâce à la fusion des communes de Talmont et de Saint -Hilaire, ce qui permettra le développement de Bourgenay.



Camping sauvage au Veillon en 1950

En effet la côte fait partie de Saint-Hilaire, commune de cultivateurs, alors que Talmont, commune de commerçants et d'artisans intéressés par le tourisme, est limitée à son bourg niché au pied du château.

Sous l'impulsion du maire de l'époque, Jean de la Rochethulon, un grand projet d'aménagement est lancé sur Bourgenay, avec la création d'un port de plaisance, d'un golf, de villages de vacances et de lotissements.



La baie de Bourgenay en 1960

La construction de Port Bourgenay

Alors que Bourgenay se réduisait à quelques maisons sur la route entre la chapelle « Notre—Dame de l'Espérance » et le hameau du Querry-Pigeon, la construction du port de 1982 à 1985 modifie complètement l'aspect de la côte et de l'arrière pays. La baie est creusée et des enrochements sont créés pour réaliser les digues du port. Pendant plus d'un an, tous les jours, des semi-remorques apportent les énormes rochers qui les constituent.

Sur la côte au niveau du port et en arrière de la forêt littorale de Bourgenay à la Mine, les villages de vacances sont construits par les entreprises locales en parallèle avec l'aménagement du lac et du golf de Bourgenay. Ils seront gérés par Pierre et Vacances. L'urbanisation de toute la zone se développe en préservant les forêts littorales et les marais.



Le port de Bourgenay en cours de construction en 1984



Port Bourgenay aujourd'hui

L'érosion des falaises littorales et le recul de la côte

Le recul des falaises

La côte connaît le phénomène naturel de recul, dû à l'action de la houle en fonction de la nature de la roche. Les roches métamorphiques dures limitent le recul de la côte entre les Sables d'Olonne et Bourgenay, ce qui n'est pas le cas pour les calcaires et marnes de Bourgenay à Saint Vincent sur Jard.

Des fissures se créent dans les falaises et font éclater la roche sous la pression des vagues de tempêtes. Les pluies assurent un véritable « lessivage » dans les dunes sablo-argileuses, ce qui amorce le recul sur le haut des falaises.

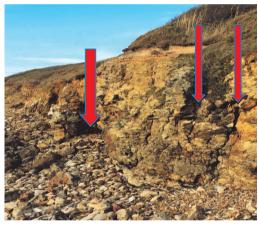


Falaise de roches métamorphiques près de Cayola constituée de roches dures qui résistent à l'action de la mer et reculent très peu



Les falaises entre Bourgenay et le Veillon sont constituées de calcaires relativement tendres qui se débitent en plaquettes.





Des fissures se créent dans les falaises et font éclater la roche sous la pression des vagues de tempêtes.



Les limons sablo-argileux qui recouvrent la falaise sont lessivés par les pluies

Les modifications permanentes du sentier des douaniers.

Ce recul permanent de la falaise conduit chaque hiver à des effondrements du sentier littoral dont le parcours doit être régulièrement modifié, sauf où il y a des habitations. Une petite ferme qui existait jusqu'au début du XXème siècle a été détruite par le recul de la falaise. Dans ces zones urbanisées, on a construit des murs en béton ou effectué des enrochements. Mais le problème est que lorsqu'on créé de telles structures à un endroit, l'érosion augmente dans les zones alentour, comme on le remarque dans l'anse de la République.



Emplacement du sentier des douaniers il y a une dizaine d'années dans l'anse de la République





Photos prises du même endroit en 1999 et en 2010 au fond de l'anse de la République : tout le couvert végétal a été emporté par la mer qui remonte 10 mètres plus loin



Extrait du cadastre montrant le recul de la côte entre 1822 et 2017 avec des reculs allant de 10 jusqu'à 50 mètres à la plage de la République

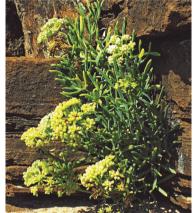
Fleurs de falaises.

Les falaises sont régulièrement aspergées par les embruns, soumises aux vents violents et y a peu de terre audessus des rochers. Aussi les plantes doivent supporter des concentrations de sel considérables, résister à la fois aux tempêtes d'hiver et à la sécheresse de l'été, d'où leurs petites feuilles épaisses et la forme en boule que prennent les plantes pour réduire la surface des feuilles exposée aux vents.

La Criste marine, appelée aussi Fenouil marin ou Percepierre, est une plante vivace aux fleurs vert jaunâtre, en larges ombelles. Elle pousse dans toutes les failles des rochers, d'où son surnom de Perce-pierre, et résiste à la sécheresse grâce à ses petites feuilles charnues, qui ont un goût anisé de fenouil.



L'Armérie maritime (Armeria maritima), appelée aussi oeillet marin ou gazon d'olympe, est une plante en coussinet avec ses feuilles allongées et ses jolies fleurs en boules roses. Son nom vient du celte ar mor, au bord de mer.



Criste marine

Armérie maritime

L'immortelle des dunes a des feuilles étroites gris argenté et des fleurs jaunes en petites boules groupées, à l'odeur de curry très caractéristique.



Ses rameaux grêles aux feuilles étroites forment l'été des épis de petites fleurs roses. Il fut aussi planté comme brise-vent.



Tamaris



L'atriplex, dit aussi Arroche de mer, forme à toutes saisons des buissons très denses de couleur gris argenté. On le trouve en bord de falaise où il forme un rempart contre le vent, auquel il est si résistant qu'on le nommait ici « la rage de mer ».



Arroche de mer

Les buissons d'ajoncs, avec leurs piquants ont conquis les terrains secs et vierges. Leurs fleurs jaunes d'or, visibles dès la fin de l'hiver et tout le printemps, exhalent en plein soleil une odeur de noix de coco.



Ajoncs

La plage du Veillon : de la création à l'érosion du cordon dunaire





Le support rocheux visible sur la carte de 1866 est réapparu en 2015 sur la plage du Veillon.

Carte de 1866 : l'estuaire était encore largement ouvert et le cordon dunaire du Veillon n'existait pas encore.

Comme le montre la carte d'état major de 1866, l'estuaire du Payré était (depuis le Moyen-âge) largement ouvert sur la mer. Le cordon dunaire, auquel la plage du Veillon était adossée ces dernières années, n'existait que depuis 1896.

Il a été créé par l'homme à cause des bancs de sable qui se formaient régulièrement dans les passes de l'estuaire et menaçaient la navigation. En 1896, l'Office des Forêts fut chargé d'ériger une barrière de dunes à l'entrée de l'estuaire afin de réduire la largeur du chenal d'entrée. Le but annoncé était de permettre aux bateaux de continuer à rentrer dans l'estuaire sans danger, en créant un effet de chasse pour y maintenir une profondeur suffisante. Ce cordon s'est appuyé sur un enrochement existant.

Depuis sa création, la forme et la longueur de ce cordon dunaire ont toujours changé. Après la dernière guerre, le niveau de la plage s'est élevé et la partie centrale du cordon dunaire s'est comblée. Jusqu'en 1999, une flèche de 800m de long barrait l'estuaire face à la mer, ne laissant qu'un chenal en face des grottes. Elle subissait surtout une érosion éolienne combattue par la pose régulière de branchages et de ganivelles. La partie nord était en forte pente suite à l'érosion par les eaux du chenal à marée descendante.

Depuis les années 2000, le cordon dunaire n'a cessé de se raccourcir sous l'effet des tempêtes lors des grandes marées. Mais



c'est entre 2014 et 2016 que le recul a été le plus impressionnant, la mer emportant des millions de mètres cubes de sable. Ce sable a été en partie étalé sur la plage et dans l'estuaire. Il a même bouché l'estuaire qu'il a fallu rapidement dégager pour sauver l'ostréiculture.

Pour expliquer ce recul de la dune, on évoque la hausse du niveau de la mer liée au réchauffement climatique, mais elle n'est pas assez importante. Le recul s'est produit lors de tempêtes hivernales au moment de fortes dépressions atmosphériques et de grandes marées. Une hypothèse est que ce phénomène serait dû à la modification de l'orientation des vents de tempêtes lors des marées de vives eaux. Alors que traditionnellement ils venaient de Nord-Ouest, de 2013 à 2016 ils venaient du Sud-Ouest. Les vents et la houle du Nord-Ouest entraînaient le sable vers l'extrémité de la dune. Par contre les vents et la houle de Sud-Ouest attaquent la dune et poussent le sable de la dune vers l'estuaire et la plage.

Le résultat est que la mer entre de nouveau loin dans l'estuaire du Payré et qu'elle attaque donc de plus en plus la dune le long du bois du Veillon et les installations ostréicoles de l'estuaire, qui ont du être en grande partie démontées.

En 2017-18, c'est le vent du Nord-Ouest qui s'est attaqué à la dune en repoussant le sable vers la forêt et l'arrière de la dune



Le recul du cordon dunaire du Veillon entre 2015 et 2016



La mer attaque maintenant la dune boisée en lisière de la forêt du Veillon



Le vent de Nord-Ouest repousse le sable de la dune vers l'estuaire

Les plantes de la dune.

La dune blanche, est une dune mobile, car le vent la remanie en permanence. Seules certaines plantes peuvent fixer le sable. Les végétaux ont développé d'étonnantes stratégies pour survivre, car ils doivent supporter la sécheresse du sol sableux et la salinité des embruns, donc capter et retenir toute l'eau possible. Ces plantes sont protégées.

L'oyat est la principale plante fixatrice de la dune grâce à son réseau de racines dense et très profond. Ses tiges souterraines à croissance très rapide lui permettent de s'étendre rapidement et de résister à l'enfouissement.



Chardon bleu

Le chardon bleu, ou Panicaut maritime, a de belles fleurs bleues et des feuilles gris bleuté coriaces et épineuses. Il stabilise la dune avec ses racines qui s'enfoncent à plusieurs mètres de profondeur dans le sable et accumulent des réserves. Cette fleur est le logo du conservatoire du littoral.



Liseron des sables



Quat

La giroflée des dunes forme de petites touffes laineuses avec ses tiges et ses feuilles allongées. Ses fleurs ont 4 pétales roses ou mauves formant une croix.



Queue de lièvre et giroflée des dunes

Le liseron des sables, ou liseron soldanelle, aux petites feuilles charnues et aux grandes fleurs caractéristiques s'étend rapidement avec ses tiges qui rampent sur le sable. La dune grise, appelée aussi dune fixée, se recouvre d'un tapis dense de mousses et lichens, accompagné de quelques jolies fleurs qui enrichissent le sable en humus.

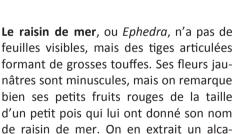
Les immortelles des dunes au parfum de curry, (voir page 41)

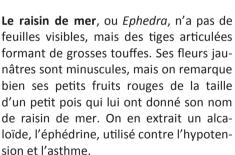
Les onagres développent une hampe florale dressée pouvant atteindre 1 mètre de haut. On l'appelle aussi Belle de nuit car ses grandes fleurs jaunes odorantes s'ouvrent le soir en guelgues minutes pour se refermer le lendemain matin. Cette plante, venue d'Amérique, est arrivée en France au XVIIème siècle.



Onagre

La linaire des sables. Cette toute petite plante forme de petites touffes vert-jaunâtre avec de petites feuilles allongées poilues et visqueuses. Ses tiges dressées portent des grappes de petites fleurs jaunes.





Les queues-de-lièvre, ou Lagurus, sont des plantes d'origine méditerranéenne introduites sur nos côtes il y a un siècle. Leurs racines tissent un tapis dense sous la surface du sable contribuant ainsi à la fixation de la dune grise. Leur inflorescence est hérissée de poils d'un blanc soyeux, doux comme une queue de lièvre. (voir page 44)

L'œillet des dunes est une plante protégée caractéristique de nos côtes Atlantiques. Ses fleurs aux pétales dentés roses ou mauves dégagent un agréable parfum. Son nom scientifique Dianthus signifie « fleur de Jupiter ».



Œillet des dunes





Linaire des sables

Le rosier pimprenelle : Ce rosier, qui est le plus petit du monde, est une espèce protégée très rare. Ces rosiers nains de moins de 10 cm de haut forment un tapis sur les dunes de l'Anse du Berger. Leurs tiges marrons sont couvertes de piquants. En mai, ils produisent de grandes fleurs blanc crème ou rose pale. Les fruits sont de petites boules presque noires.



Rosier pimprenelle

Un grand site de France : autour de l'estuaire du Payré

L'estuaire du Payré est un lieu remarquable du littoral Atlantique, ce qui devrait lui valoir le label « Grand Site de France ».

Le grand site naturel du Veillon est classé « espace remarquable de Vendée ». Il est bordé sur ses deux rives de forêts préservées du Conservatoire du Littoral.

Ses marais salants et ses marais à poissons créent un paysage transformé et entretenu par l'homme depuis le Moyen-âge.

Il est traversé par une belle piste cyclable qui permet de découvrir, à son rythme, ses paysages uniques émaillés de vestiges de son histoire millénaire.

La nature de ses eaux est garante de la qualité et du goût unique des huîtres de sa zone ostréicole.



Remerciements

Au service des Archives Municipales de Talmont pour leur aide précieuse dans la recherche de documentations.

A toutes les personnes nous ayant permis d'utiliser gracieusement leurs photos. (voir ci-dessous).

A nos correctrices : Catherine Lebel, Françoise Guichard et Liliane Richard

A toutes les personnes nous ayant apporté leur soutien et encouragement.

Iconographie

Photos:

Archives Municipales de Talmont: 19e, 21a, 26b, 26c, 30a, 31a, 35b, 37, 38a, 38b, 42c, 43a

François Gaulier: 1ère couverture, 12c, 15a, 16c, 27b, 35a, 36b, 38c, 46

Johny Lenormand: 3a, 3b, 3c, 4a, 14c, 16a, 17b, 21d, 24b, 26a, 26e, 27a, 27c, 28a, 28c, 29, 31b, 32a, 32c, 34d, 36a,

36c, 41b, 41c, 44b, 44c, 45a, 45b, 45c, 45e, 4ème couverture

Jean-Claude Raveneau: 10a

Jack Guichard: 4c, 5b, 5c, 6, 7b, 7f, 8b, 8c, 9, 10b, 12a, 14b, 17c, 18a, 18c, 24c, 24d, 25a, 28b, 28d, 30b, 30c, 32b30d,

30e, 32b, 32d, 33c, 34a, 34b, 34c, 39, 40, 41a, 41d, 41e, 41f, 42b, 43b, 44a, 44d, 45d,

Alain Guesneau: 33b Jean-Pierre Boeye: 17d Nicole Breton: 24a Robert Barzic: 43c I.G.N.: 25b, 30f

Dessins:

Jack Guichard: 5a, 7a, 8a,

Johny Lenormand: 4b, 7c, 7d, 7e, 11b, 15b, 16b, 18b, 26d

Gravures et cartes:

Archives Municipales de Talmont: 19c, 20, 21b, 21c, 25c

Archives Départementales de Vendée: 14a, 19a,

B.N.F.: 13, 22, 23b, 42a

Mise en page: Johny Lenormand

Un guide pour découvrir le littoral Talmondais et son histoire, de la baie de Cayola à Saint Vincent sur Jard.

Vous y découvrirez:

- que les dinosaures hantaient jadis le Veillon,
- que le Talmondais est le « Carnac vendéen »
- que les navires remontaient jusqu'au château de Talmont à l'époque de Richard Cœur de Lion,
- que les moines ont modelé les paysages pour récolter l'or blanc,
- que pendant des siècles les populations locales ont vécu sur les conches et les pêcheries,
- que le littoral s'est considérablement modifié au gré des courants et des tempêtes...
- En particulier vous comprendrez comment la dune du Veillon a été créée et s'est érodée ces dernières années.



Pour retrouver le littoral talmondais en vidéo scannez ce QR code



